

*Fati, son combat contre le
cancer*



Alphonse Dattero

Fati, son combat
contre le cancer

Une histoire vraie

Éditions APARIS – Edifree
75008 Paris – 2010

www.edifree.com

Editions APARIS – Edifree

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : infos@edifree.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3839-3

Dépôt légal : Mai 2010

© Alphonse Dattero

L'auteur de l'ouvrage est seul propriétaire des droits et responsable
de l'ensemble du contenu dudit ouvrage.

Prologue

Pendant que j'écrivais ce petit livre, tout rempli et tout palpitant de souvenirs, ton nom, Fati, est venu tant de fois au moment de rédiger ces pages. Je le retrouve tout naturellement sous ma plume, elle te fera mieux reconnaître les horizons décrits, ce livre donnera plus vive et plus sincère la vision rétrospective des choses en volées.

Ces évocations sont notre seule chance de revivre le parcours de Fati, autant dans leur aspect physique que dans leur physionomie morale.

Lorsque je rapporte ce que j'ai vu, je le fais avec autant de fidélité, doté d'une vivacité d'esprit extraordinaire et d'une originalité de caractère. Fati représente une enfance vigoureuse et saine qui affronte la vie et ses luttes.

Combien de fois où caresses rafraîchissantes des brises, aux mille et une splendeur ébrasées du couchant soleil, le secret de ces émotions si délicieusement au cœur de tes quinze ans, premiers cris de l'âme, premières vibrations intérieures, premiers tressaillements de la jeunesse qui va fleurir ! Combien de fois tu t'es arrêté par des soirs limpides et parfumés

respirer le parfum suave des fleurs ! Ce que nous avons appris à aimer ensemble nous quitte, ce qui fait la gaieté de notre printemps s'efface. Le passé non seulement n'est plus, mais encore les derniers vestiges qu'elle avait laissés s'oublièrent rapidement, ou on les verra revivre progressivement dans ces pages.

Ces jours se ressemblaient comme des grains de sable, elle possédait ce qui peut tout aimer, tout adoucir, tout colorer : un grand amour. J'ai décrit les événements tels qu'ils sont arrivés, m'en tenant toujours à la réalité, persuadé qu'elle doit toujours remporter l'avantage sur la fiction la mieux ourdie.

À l'heure matinale au commence ce récit, à l'heure d'une belle journée de printemps, à Bellegarde, le mardi 21 mars 1961 est née Fati. En effet c'était ici qu'elle a vécu puisque c'est ici qu'elle a attendu la vie. Là elle a jeté son premier cri sous l'œil de sa mère, c'est la que s'est épanoui son premier sourire.

Le récit que je vais vous offrir, résume les impressions qui me sont restées d'une jeune femme courageuse, ambitieuse, aimant la vie ; elle rappellera le plus fidèlement possible l'existence éphémère de sa mère Rose, d'origine italienne, qu'elle adorait.

Fati lui semblait destinée à une vie plus longue et plus heureuse, tant elle avait mis de foi, d'amour et d'énergie.

Cette longue narration aura la proportion d'un livre ; c'est une histoire vraie, vécue, la biographie de Fati.

Le lecteur jugera lui-même si elle renferme les qualités qui font un bon livre, je ne puis rien promettre de plus, seulement des efforts consciencieux pour arriver à ce but, je n'aurais jamais eu l'idée d'écrire ce

livre, si on ne m'avait pas demandé de le faire. L'exquise sensibilité qui y vibre et le style souple dont s'enveloppent mes réflexions d'une haute portée morale, pour le motif très pur que m'ont dicté ces pages.

La confiance qu'ils m'ont témoignée a été pour moi un grand honneur.

Ce livre va donc voir le jour, comme un enfant conçu dans le bonheur. Tous les peuples ne conservent-ils pas dans leurs annales, des souvenirs qui rappellent leur vie ? Qui n'aime pas laisser errer sa pensée sur quelque époque écoulée, déjà enfuie bien loin, mais qui revient comme d'elle-même nous rendre les joies et les peines d'un temps qui n'est plus ! Les années s'écoulent, tombant une à une dans l'éternité et ne nous laissant à chacun, que l'âge et les souvenirs.

M'étant engagé à faire un souvenir de Fati, une œuvre littéraire, j'ai cherché au milieu de mes souvenirs dans les sphères de sa personnalité, un thème qui pu me fournir beaucoup de vertus, beaucoup de courage et de persévérance à admirer, car dans le parcours de Fati tout se passait le mardi.

Ces pages que j'ai consacrées à sa mémoire sont probablement peu de choses, mais elles peuvent faire verser des larmes sur les souffrances que Fati a subies, elles servent à retremper vos cœurs dans la foi.

Fati avait plusieurs inspirations dans sa vie ; toutefois, malgré cette apparente impatience, Fati avait en elle le germe de ces talents originaux qui sont destinés à triompher.

Elle avait dans le cœur et dans la tête la fièvre ardente, Fati comprenait que son chemin apparaîtrait

dans toute sa splendeur à ses yeux éblouis ; elle était rarement triste, le plus souvent sa physionomie portait l’empreinte d’une insouciance et d’une tranquillité parfaite. Parfois elle rêvait, mais ses rêveries à elle avaient pour objet un monde fantastique, un monde réel considéré d’un point de vue trop poétique peut-être, mais embrassé d’un coup d’œil vaste et perçant, son rêve était d’aider les gens malades, de leurs apporter force et courage.

Elle manifesta dès son bas âge une rare précocité d’intelligence, une carrière brillante attendait cette enfant précoce, dont l’esprit était déjà plus orné que la plupart des élèves qui achevaient leurs cours d’études. Elle eut l’occasion aussi de donner une idée frappante de la hauteur de ses sentiments et de la générosité de son caractère.

Cette biographie, *Fati, son combat contre le cancer*, dont le dénouement fut, pour ainsi dire, dérobé à la maladie et à la mort.

Quand on réfléchit au néant du bonheur purement humain, on reste atterré. La Névrose, cette divinité qui donne la mort avec le génie, a tout consumé, tout emporté.

Un frisson fugitif qui n’effleure que l’épiderme de l’âme.

Qui sait si l’hommage suprême à la beauté n’est pas le silence ébloui de l’âme ?

Au courant du mois de janvier, Fati travailler à Genève, après un examen d’une otite mal soignée, les résultat annonçait que Fati était atteinte du cancer.

Elle se disait; pour moi à l’instant de cette annonce, ce n’était rien ! On pouvait me soigner, mes hélas, de

jours en jours son état c'était aggravé et Fati à arrêté son travail, qu'elle aimait tant.

Fati n'a pas eu de chance, car elle à commencé ses traitements et chimio en parallèle et de ce cancer tout c'est infecté, son corps était envahit par le cancer.

Fati pensé à un espoir de guérison, mais le sort en à voulu autrement. Cette lueur d'espoir Fati la ressentie pensant de survivre à la maladie , car elle pensée à la perte de ça sœur Maria qui est décédée en 7 mois en laissant 2 enfants.

Pendant ce laps de temps Fati c'est consacrée à se soigner et à l'éducation de ça fille Jessica, qui à l'époque n'avait que une année.

À l'annonce de ça maladie, ayant un fils d'un premier mariage , Stéphane, qui lui était en couple ayant eu le bonheur d'être mamie d'une petite Lou et profiter de chaque instants , mais dans tout ça la déception de ne pas voir encore grandir l'avenir de Jessica. Fati ne voulait pas se résigner, la vie qui l'attendait était au-dessus de ces forces, , elle se dit : « Mon cœur oisif et désert se remplit de tristesses désespérées, je le sens à la surabondance de vie qui m'accable. »

Chez les jeunes, d'ordinaire, cette sève ardente s'épanche en espoirs infinis ; pour elle c'était différent, tout ferment au-dedans, ou se répandant en flots de tristesse, souffrance et larmes.

Fati n'était pas disposée à croire à l'éternité de son malheur, à vingt ans elle soulevait des montagnes, maintenant elle se fait des vides terribles, elle creuse des abîmes, cependant elle regarde toujours devant, l'œil souriant, la lèvre avide.

Dans notre condition mortelle, la douleur nous est nécessaire, c'est évident, mais la joie l'est-elle moins ? Que deviendrons-nous si les jours de pluie ne se mariaient aux jours de soleil ? tout périrait et on s'en irait en poussière, comme le cœur s'enracinerait au plus épais de la terre. Quelle furie de vivre ! Quel désespoir aux approches de la mort ! Fati, c'était l'intelligence, la vivacité, la fougue endiablée. Quelle âme de feu et de poudre devait sortir de là, quelle âme aussi d'élan, d'effort intérieur, de lutte, d'illusion et de souffrance ! Pour sa mère, son beau-père Daniel montre qu'elle avait gardé toute la fraîcheur du sentiment filial, et cette mère et son beau-père le méritaient bien, car elle avait l'amour et le respect de trop de choses.

Première partie

De l'âme où elle a son centre morbide, cette tristesse s'épand sur les êtres et les enveloppes d'un voile de deuil.

Elle promène sur tout ce qui est vie, lumière, éclat, son éteignoir funèbre, ainsi cette souffrance envahit tout, s'assimile tout, s'exacerbe et grandit de toutes les victimes qu'elle s'immole.

Ah ! Comme Fati l'a vécue, cette douloureuse souffrance ; mais aussi quand elle s'y livre, quelle sincérité poignante elle apporte !

Alors, ce qui est le fond essentiel, c'est une tristesse sombre et désolée, non la tristesse qui flotte, vaporeuse et douce sur l'âme des purs mélancoliques, non plus celle qui se justifie et se raisonne, mais la tristesse sans consolation, lame implacable, torture aiguë, amère, enfiévrée. Si j'ai laissé subsister plus haut mes appréciations premières, c'est pour me donner le franc plaisir de les recréer ici, dans *Fati Femme bionique*.

Elle se disait que c'est une chose grande de comprendre qu'on a une âme immortelle, je l'éprouve et je songe souvent à ces régions éternelles, où je dois

vivre désormais.

Je n'ai pas le goût des émotions, excessives ; j'aime la gaieté, l'animation de la vie, le plaisir ; à mon avis, les grandes passions, comme les grands feux, sont des préalables à voir loin et d'après ma connaissance du monde, la médiocrité du sentiment y est encore plus générale que la médiocrité de l'esprit.

Moi qui ai tant aimé l'indépendance, le plaisir, le raffinement et la beauté des choses, comment en suis-je là ? Comment ai-je pu amener ma mère Rose à ce sanglant sacrifice ?

Elle souffre aussi, mais comment puis-je soutenir sa douleur, là où moi-même je souffre ? Et de ses larmes qui ne tarissent point ?

Le changement qu'on remarque en moi vient surtout de cette souffrance intime qui s'avive au lieu de s'apaiser.

Deuxième partie

Un singulier cauchemar de lutte. Fati essayait de réagir contre cette fatalité, mais comme celle-ci la terrassait de nouveau, de nouveau elle sentait qu'elle perdait connaissance, de nouveau un abîme d'obscurité profonde, elle criant d'angoisse et de désespoir.

Un souffle haletant glissait sur son visage et tout son être frémissait, soudain un tendre baiser, alors il lui semblait que sa vie revenait à elle, Rose était là près d'elle. Maman tu es là ?

Avec le sourire aux lèvres, elle s'endormit, des rêves lui revenait de ses années d'enfance, elle revivait ces années sans trouble et leurs joies sereines, des rêves colorés, à l'heure où sa mère se penchait sur son petit lit, lui faisait au front le signe de la croix, l'embrassait et la berçait de chansons durant les longues nuits paisibles. La noblesse des pensées et la délicatesse des sentiments d'une mère passent sur les sommets de l'âme en brise rafraîchissante. Mais voilà qu'apparaissait quelque chose qui lui causait des terreurs au-dessus de son bas âge et versait dans sa vie les premières chagrin du mardi.

Rose chaque matin accompagnait Fati à l'école, le prof lui dit : « Cette jeune fille a des dons admirables avec un grand éclat d'innocence et quelque chose dans l'expression qui dit la force et la beauté de l'âme. » Le maître se félicita avec sa mère : « Le bon Dieu vous a donné là une bien aimable fille. »

Oui ! Merci maître, je me le dis souvent avec une vive reconnaissance.

La forme élégante de Fati, paraissait au bout de l'allée où elle marchait, c'était l'heure du jour qui lui appartenait, à peine sortie des leçons de l'enfance elle avait pris l'habitude de s'isoler ainsi pour quelques instants chaque soir, ses parents l'avaient sagement laissé faire, estimant qu'une jeune fille a autant que tout autre être humain, le besoin et le droit de se recueillir après le poids de la journée. Fati était jeune, belle, elle se sentait devenir folle de bonheur, une joie délirante, un attendrissement infini devant la splendeur des choses noyèrent son cœur qui défaillait, c'était son soleil, son aurore, le commencement de sa vie, le lever de ses espérances. Fati voulait parler, crier, demeurait soudain paralysée d'un enthousiasme impuissant. Alors posant son front dans ses mains, elle sentait ses yeux pleins de larmes : « L'avenir est au-delà de mon regard, dit-elle doucement, il est caché dans les plans divins. »

La vie laborieuse et libre des champs, le soleil abondant, les rosées matinales dans lesquelles Fati trempait son pied en compagnie de sa mère, le contact continu et l'aliment provenant d'une nature vierge et féconde avaient donné à toute sa personne cette maturité précoce, c'était l'éclat de la fleur qui s'épanouit à la saveur du fruit mûrissant.

Un contour ferme marquait toutes les ondulations

gracieuses de sa figure, l'ardeur de l'âge et la gaieté qui donnent le bonheur et l'innocence à une jeune fille, elle avait une finesse peu commune : la beauté de l'âme y rayonnait comme la lumière d'une étoile, dans ses yeux on lisait déjà une grande sensibilité de cœur, unie à beaucoup de force, de volonté et de vivacité d'esprit, qu'une certaine élégance native jetait sur toute sa personnalité.

Troisième partie

Mardi 7, Fati vient de consulter son médecin, elle ne pouvait plus dormir la nuit, il lui a trouvé le pouls rapide, les nerfs vibrants, son état est vraiment bizarre, à mesure que le temps passe.

Le mardi, une inquiétude incompréhensible m'envahit, comme si le mardi cachait pour moi une menace terrible.

Je dîne vite, puis j'essaie de lire, mais je ne comprends pas les mots, je distingue à peine les lettres, alors je marche dans mon salon de long en large, c'est inexplicable, j'ai une crainte irrésistible tous les mardis, j'ai peur que quelque chose ne m'arrive.

Quand on est atteint par la maladie, tous les ressorts physiques semblent brisés, toutes les énergies anéanties, tous les muscles relâchés, les os devenus mous comme la chair, et la chair liquide comme de l'eau. J'éprouve cela dans mon être moral d'une façon étrange et désolante, je n'ai plus aucune force, aucune domination sur moi, aucun pouvoir même de mettre en mouvement ma volonté.

Cela se passe seulement le mardi.

Le travail aussi, ce soutien des âmes fortes, le travail assidu malgré tout, sacrifié par l'amour du devoir, dirigé par une pensée fixe, par un but toujours présent dans son cœur, l'aidait à passer les heures tristes. Fati, pour chasser les tristes images qui lui lançaient des frayeurs dans le présent et dans l'avenir, recherchait les lieux qui lui rappelaient son enfance, tous ses petits souvenirs étaient éparpillés comme une moisson de fleurs, cette floraison de sa vie de treize ans, si tôt fauchée par le temps, conservait encore toute sa fraîcheur, tout son éclat. À l'heure où son cœur exprimait une prière, que sa bouche pouvait à peine articuler, souvent elle voyait passer dans son âme accablée une figure calme, pure, dans son regard elle avait un sourire d'espérance. Fati se disait-elle : « Ne faut-il pas me résigner à voir tout languir, tout dépérir dans mon âme, dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre naturel ? n'y a-t-il pas une atmosphère où rien ne vit, où toute flamme s'éteint ? Chose triste à penser, la flamme est si belle, qui n'aime pas à la voir briller au foyer ? J'avais le goût, le désir, la passion d'être belle, c'était un tourment, comme je perdais mes peines », se disait-elle. Car un beau jour après un violent accès de dépit, qui l'humiliait, elle se dit : « Si je cultivais la beauté de l'âme, la beauté immortelle ? » cette pensée ne la quitta plus, elle se voyait vieillir, enlaidissant d'heure en heure, sans cesse, ce qu'elle souffrait !

Sur la terre, ils sont rares ceux qui connaissent les grandes joies, et que durent-elle, où est l'amour qui contente le cœur, l'amour qui jamais ne s'altère, qui jamais ne se fane ? Peut-être j'ai tort, il me semble que les deuils, les déchirantes séparations sont le pire des souffrances à supporter. Fati se disait souvent :

« Dans ma condition présente, vivre, c'est croire, c'est espérer, c'est aimer.

Oh ! Mon Dieu, que je ne meure pas avant d'avoir vécu ! Ayez pitié de ma faiblesse, laissez-moi mes souvenirs de lumière et de grâce.

Je voudrais pouvoir parler à tous ceux qui souffrent, pour leur offrir mon amitié, et soulager leurs souffrances. Ces derniers jours ont été affreusement pénibles, je ne sais plus maîtriser mes dégoûts et pour retrouver un peu de force, je songe beaucoup à ma mère, car elle m'aide beaucoup pour soulager ma souffrance avec son amour, sa persévérance.

Oh ! Seigneur Jésus, je m'abandonne à toutes vos volontés, délivrez-moi de la souffrance. Jusqu'où ira le sacrifice ? »

Fati restait devant elle-même silencieuse et confuse, une lumière inexorable l'envahissait, forçait à voir la contradiction absolue entre sa foi et sa vie, brisée par sa maladie.

J'en sais long sur les douleurs et les souffrances de la vie et de la mort, mais si j'en avais la puissance, je débarrasserais d'abord la terre des souffrances et croyez-moi, je serais le grand bienfaiteur des humains. Les vaines souffrances tiennent une si grande place dans notre vie, surtout quand un être très cher nous quitte.

Tous ces rêves de bonheur évanouis, toutes ces horribles visions mêlées dans les ténèbres, cauchemars hideux, après huit ans de souffrance, privée de toute joie, de tout bonheur, tout cela avait embrumé son héroïque caractère. Depuis huit ans, son cœur n'avait pu se reposer un seul instant, Fati continuait pour elle-même :

« Faut-il que tant de soins délicats, qu'un bonheur si généreusement préparé et si longtemps attendu soit encore une vaine illusion qu'il faudra voir disparaître demain ? S'il est des douleurs qui fortifient l'âme, qui l'enrichissent, n'en est-il pas d'autres qui la flétrissent et la dessèchent ? »

Douloureuse image qui m'a fait songer plus d'une fois – pour peu qu'on s'observe, on sent si bien les chagrins misérables appauvrissant l'âme. Si Fati est sensible à ses peines, c'est bien parce qu'elle les croit nuisibles à son âme.

« Mais pourquoi ne pas l'avouer ? s'écriait-elle, je voudrais aimer comme les autres adorent. Hélas ! mon mari m'a quittée lorsqu'il a appris ma maladie, c'est là mon angoisse, ma plus cruelle souffrance, la souffrance où toutes les autres se perdent. »

Frank eut la même mésaventure avec sa première femme, aucune parole ne saurait donner l'idée des angoisses, des douleurs, des souffrances que lui-même a subies aux côtés de son épouse, tout ce qu'il pouvait faire le faisait, Frank avait une sensibilité profonde, la douleur semblait agir comme un poison !

Mais aussi dans l'amour d'un homme, même quand il est profond comme l'océan, il y a des sécheresses subies. C'est en vain que Frank s'efforçait, mais ne pouvait en aucun cas, revoir les mêmes calvaires, les mêmes souffrances, sa sensibilité profonde ne pouvait plus la voir souffrir, c'est la raison pour laquelle Frank demanda le divorce.

Cette noble jeune femme qui s'isolait dans sa douleur, avec la fière pudeur de l'orgueil et la fierté de l'amour-propre.

« Les souvenirs délicieux autant que les poignants me déchirent le cœur, j'ai comme un saignement en dedans, suffocant, sans issue, ici où j'ai vécu d'une vie idéale, si intense, si confiante, il faut donc m'habituer à la plus terrible des épreuves, la solitude du cœur, et pourtant qu'il m'a aimée ! Il avait des mots vivants, souverains, que j'entends encore, que j'entendrai toujours. »

Quatrième partie

« Ah ! qu'il est terrible de se savoir repoussante, de n'avoir plus rien à attendre de la vie. Je croyais avoir déjà trop souffert pour être capable d'un sentiment de joie, eh bien ! Je me trompais.

J'ai acquis une âme forte, qui m'aide à la plus difficile des sciences, celle de savoir souffrir. Encore si moi aussi je pouvais l'oublier, et pourtant non ! je ne voudrais pas ! il vaut mieux se souvenir, il vaut mieux souffrir, il vaut mieux pleurer.

Mes médecins m'assurant que la patience et la volonté font des miracles, la vie de famille, mes enfants, ma mère, Daniel mon beau-père, qui a fait beaucoup pour moi ; leur aide est pour moi précieuse.

Les souffrances continues où les jours s'écoulaient me laissent toujours plus ennuyée, plus irritée, le cœur s'aigrit, j'envie ceux dont l'esprit est fortement occupé, ne serait-ce pas parce que l'éveil de la pensée m'a laissé un souvenir de charme ?

Peu à peu, je sens que le soleil brûle. »

Un point s'allume au milieu d'elle, on dirait que le feu prend, c'est une bouche qui s'ouvre, grandit, s'embrase avec des lèvres incendiées et crache sur les

flots une cascade de clarté dorée, alors la voûte des ombres se brise, s'effondre, laisse par mille plaies passer des flèches brillantes, qui se répandent en pluie sur l'eau, en semant par l'horizon la radieuse gaieté du soleil. L'air est rafraîchi par la nuit, un frisson, rien qu'un frisson, caresse les joues de Fati, qui l'a fait à peine frémir en chatouillant sa peau, devant elle l'horizon.

J'ai tout de même vu de belles choses dans ma vie, alors ma mémoire affirmait sans doute la différence des sensations.

La littérature se contente de décrire les choses, de donner un relevé de leurs lignes et de leur surface. Elle est, malgré sa prétention réaliste, la plus éloignée de la réalité, celle qui nous appauvrit et nous attriste le plus, ne parlât-elle que de gloire et de grandeur, car elle coupe brusquement toute communication de notre présent avec le passé, dont les choses gardent l'essence, et avec l'avenir, par lequel elle nous incite à le goûter encore. Mais il y a plus, si la réalité était l'espérance, à peu près identique pour chacun ? Ressaisir notre vie et aussi la vie des autres, car le style pour l'écrivain aussi bien que pour le peintre est une question non de technique, mais de vision, la différence qui, s'il n'y avait pas l'art, resterait le secret éternel de chacun.

Par l'art seulement nous pouvons sortir de nous et écrire ainsi les mémoires de Fati, ce travail de chercher à apercevoir son combat, la passion qui seule exprime pour les autres et nous fait voir à nous-mêmes les aspects de la vie. C'est un travail d'amour-propre, ma passion est sans doute de recréer la vraie vie, c'est une grande tentation, car dans la vie de Fati c'était avant tout abroger ses plus chères illusions, cesser de croire à

l'objectivité de ce qu'on a élaboré soi-même, car Fati se disait : « Je me rendais compte aussi avec cette souffrance que j'avais connue d'abord avec Frank, que notre amour n'appartient pas à l'être qui l'inspire ; car si peu que ma vie doive durer, ce n'est que pendant que nous souffrons que nos pensées en quelque sorte agitées de mouvements perpétuels nous font monter comme une tempête à un niveau d'où nous ne pouvons pas les voir. Car le calme du bonheur l'a laissée à un niveau trop bas. Mais principalement son amour l'a tant fait souffrir. Il est une portion de notre âme plus durable et qui voudrait égoïstement le retenir, mais détacher cet amour d'un être pour comprendre et restituer la généralité, et donner cet amour, la compréhension de cet amour et l'esprit universel. Et je ne voudrais qu'ils se fondent, il me fallait rendre leur sens aux moindres signes. Mais nous devons savoir que lorsque nous aurons atteint la réalité pour l'exprimer, nous devons écouter tout mal attendu, car Frank inévitablement ne supportait plus de voir son épouse souffrir ainsi, car lui aussi souffrait en même temps. »

Quant à la vérité que l'intelligence même des plus hauts esprits, cueillie à claire-voie devant elle, en pleine lumière, leur valeur peut être grande. Je sentais pourtant ces vérités que l'intelligence dégage entièrement, et je sentais se presser en moi une foule de vérités. Relative aux passions, alors plus éclatante sans doute, l'œuvre était le seul moyen d'aider les malades dans mon cas ; et une nouvelle lumière se fit en moi et je compris que tous ces matériaux de l'œuvre étaient venus à moi dans le plaisir, dans la tendresse, dans la douleur emmagasinés en moi, car par manque de force, j'avais peur de ne pouvoir

aider ; comme la graine je pourrais mourir quand la plante se serait développée et je me trouvais avoir vécu pour elle sans le savoir.

Cinquième partie

Ainsi toute ma vie jusqu'à ce jour a pu être résumée sous ce titre, mais le ressentiment, les douleurs du divorce auront alors été insupportables, à vrai dire, contre cela je me révoltais un peu, j'avais beau croire que la vérité suprême de la vie est dans l'art, il est triste pour moi de penser que mon amour auquel j'avais tant tenu, serait dans mon livre. Puisque mes sentiments les plus forts, comme avait été mon amour, au bout de quelques années nous ne les connaissons plus, puisqu'ils ne sont plus pour moi qu'un mot incompris, puisque je ne peux plus parler des mots d'amour que j'avais tant plaisir à évoquer, mais maintenant tous ceux que j'aime, ce sont mes enfants, ma famille, alors s'il est un moyen pour nous d'apprendre à comprendre ces mots, ce moyen, ne devons-nous pas l'employer ? Mais faudrait-il pour cela les transcrire d'abord en un langage universel et qui du moins serait permanent ? Cette forme de changement qui a eu lieu en moi après le divorce, si je parviens à l'expliquer, ne devient-elle pas une force nouvelle ? D'ailleurs l'œuvre à laquelle nos chagrins ont collaboré pour dégager Frank de toute souffrance,

mais à un autre point de vue, l'œuvre est signe de bonheur, parce qu'elle nous apprend que dans tout amour même au moment où l'on aime et où on souffre pour l'être qu'on aime, se dissout dans une réalité plus vaste, qu'on arrive à pincer par instants qu'elle ne souffre plus et il est vrai que c'est une question d'instant et que l'effet semble être le contraire si cela vient plus tard.

Certes, nous sommes obligés de revivre notre souffrance particulière avec le courage des médecins, car s'il n'est pas de remède à un amour non partagé, on sort de la constatation d'une souffrance, ne fût-ce qu'en en tirant les conséquences qu'elle comporte, aussi fallait-il me résigner, puisque je comprends son désarroi, le bonheur est salutaire pour le corps, mais c'est le chagrin qui développe les forces de l'esprit. À chaque nouvelle peine trop forte, nous sentons une veine de plus qui saille et développe sa sinuosité mortelle au long de notre vie, et c'est ainsi que peu à peu, se font ces terribles figures ravagées et ce ne serait rien que les rides du front, s'il n'y avait la souffrance du cœur. Mais puisque les forces peuvent se changer en d'autres forces puisque l'ardeur qui dure devient lumière ainsi que l'électricité de la foudre, acceptons le mal physique qu'il nous donne pour la connaissance spirituelle qu'il nous apporte, car l'art est long et la vie courte. Quand il s'agit d'écrire, on est scrupuleux, on regarde de très près et on rejette tout ce qui n'est pas vérité, les chagrins sont des serviteurs obscurs, détestés, contre lesquels on lutte.

Dans ma vie passée, je compris encore que les moindres épisodes avaient concouru à me donner une leçon d'idéalisme. Cet ouvrage n'est qu'un